

# Samuel Jones

PASCAL NORDMANN

... un homme debout devant un groupe de gens, hommes et femmes. Ils savent ce qu'il va dire. Ils l'écoutent mais c'est avec une attention inégale. Quant à eux, ils ne diront rien...

... savez-vous qu'il m'arrive de penser que cet atelier mémoire et tout ce qui va avec, malgré le bien que voudrait en dire la directrice, n'est peut-être rien d'autre qu'une farce un peu inutile, incapable d'avoir la moindre influence sur nos performances, nos capacités en général et en particulier sur nos capacités à nous souvenir, comme si la seule raison d'être de cette institution, l'atelier mémoire, était de nous donner de l'espoir, de nous laisser, si ténu soit-il, un fil auquel nous raccrocher, si invraisemblable, si improbable soit ce fil. Comme si le but de cette institution, l'atelier mémoire, n'était autre que de nous faire oublier que nous oublions, comme si la panoplie des exercices, gymnastiques, postures, jeux divers auxquels nous nous astreignons lors des séances de l'atelier mémoire ne devait au final déboucher sur nul autre moment que celui où, sous l'œil des moniteurs et des monitrices, nous oublierions que nous oublions. Alors, cette institution serait à la fois l'aveu et la preuve qu'il n'existe aucun moyen capable de nous faire retrouver nos capacités et particulièrement notre capacité de nous souvenir. Elle serait, cette institution, le signe irréfutable que nous ne retrouverons jamais la moindre parcelle de ce que nous avons perdu, mais qu'au contraire, nous continuerons à fuir, tonneaux fendus, sacs percés, semant, par chaque interstice de nous-mêmes, par chaque sas, porte, fenêtre, semant souvenirs, images, gestes et mots, abandonnant ce qui fut de nous ce que nous sommes mais aussi ce que nous pourrions être si un jour la mémoire cessait de nous manquer...

une feuille morte descend des cintres...

... les yeux rivés dans les yeux du public accouru pour nous entendre, cent fois, mille fois, nous avons parlé de cette faille dans la construction du monde, cette fêlure, cette amertume dans la structure physique universelle. Puis, nous sommes montés jusqu'à Stockholm pour y recevoir le prix que l'académie nous avait accordé en récompense de nos travaux sur la mathématique du malaise. Sans cesser de surveiller notre public, nous avons débarqué dans le port où nous attendait la limousine officielle. Sous les ovations des habitants descendus dans les rues, l'on nous conduisit dans cet hôtel où se trouvait la chambre dans laquelle nous devons séjourner le temps des festivités. Il me semble que c'est cent fois, il me semble que c'est mille fois que nous avons débarqué du même ferry pour aller nous installer dans ce même hôtel et y être conduits dans cette même chambre. Ma mémoire enlisée, je visite et revisite cette chambre. Enroulement des boutons de porte, éclat des poignées de fenêtre, murs saumon. Il arrive que la mémoire qui sinon me fait défaut fasse des boucles, alors, cent fois je revis, alors mille fois je revis ce que nous n'avons vécu qu'une seule fois...

une feuille morte descend des cintres...

... je me souviens de cette nuit. La nuit de Stockholm. Face au miroir, nous enfilons frac et nœud papillon. Nous devons rejoindre le roi à la réception donnée en notre honneur dans l'un des palais des îles. Madame Jones, en tant qu'épouse du lauréat, nous accompagnera sur scène. Elle se prépare à nos côtés. Je sais que la colère monte en Madame Jones. Sa colère contre ce qu'elle finira par appeler notre escroquerie mathématique, sa colère contre Stockholm, contre le prix, contre la cérémonie, contre les charlatans en général et contre nous-mêmes en particulier, sa colère contre notre lala de la fêlure, comme elle dirait plus tard, sa colère contre notre zinzin tristesse, sa colère contre notre misérable petit boniment de la cendre dans les chiffres, comme elle dirait plus tard. J'entends Madame Jones. Dans la chambre mal fermée de ma mémoire, ses mots me poursuivent. Sa colère, son ton, ses mots résonnent. Alors, je remonte, je reviens en arrière, je me réfugie en ce temps où vous et moi, Jones, unis comme un seul orchestre, jouons du Chuck Beauty dans

les clubs. Quatre mains, une clarinette, un seul corps, deux esprits. Comment Madame Jones pouvait-elle choisir? Un seul amant, deux êtres. Elle choisissait et j'ignorais comment elle choisissait. Il y a toujours eu des différences, c'est vrai. Des deux, j'étais le plus timide, c'est vrai. Peut-être. A peine. Vous étiez le côté lumineux, j'assurais le côté sombre, c'est vrai. C'est sans doute vrai puisque Madame Jones le disait. Lorsque nous parlions, Jones, c'était vous. Lorsque nous étions derrière notre clarinette, Jones, c'était moi. Celui qui hurlait la nuit dans les rues, celui qu'il fallait faire taire, qui ne voulait pas se taire, c'était vous mais celui d'entre nous qui fut le premier à faire rire Madame Jones, dans ce café où nous l'avions rencontrée, c'était moi. L'humour, Jones, ça a toujours été moi...

une feuille morte descend des cintres...

... de retour à Londres, la situation s'est détériorée, Madame Jones se détournait de nous et vous me soupçonniez. Sans arrêt, vous racontiez à qui voulait l'entendre comment nous avons reçu ce prix, là-haut, à Stockholm. Moquettes dorées, rideaux saumon, palais des îles, voix hésitante du roi, ses yeux très pâles. «Je vous confère ce prix.» Accolade, étreinte, émotion non-feinte. «Votre contribution à la physique de l'absence, à la mathématique du vide. Vos recherches. Sachez que nous savons. Le froid, les tremblements, les siphons, le gel, la brume, nous savons. La glu, nous savons. Vos recherches. Fondamentales, essentielles.» Cent fois, mille fois, nous répondons, évoquant nos nouveaux travaux sur la maladie comme ciment principal du monde. L'orchestre entonne un hymne. On épingle la médaille à notre revers. Nous pensons au vide. Tandis que l'on nous applaudit, nous nous retenons de crier le désastre de notre amour pour Madame Jones. Le désastre dont nous sentons qu'il est chaque jour un peu plus proche: nos idées chaque jour un peu plus floues, chaque jour un peu plus vagues, les gobelets emplis de pilules rouges, bleues, noires, les pyjamas verts, les savons jaunes, les douches, les brosses à dents, les pommes de terre, la moquette du parloir des visiteurs, la gravure représentant trois chameaux accrochée au mur du parloir des visiteurs, l'odeur de térébenthine flottant dans le parloir des visiteurs, la tête du surveillant, de la surveillante qui vous mènent au parloir des visiteurs, que l'on voudrait écraser contre le mur sur les trois chameaux du parloir des visiteurs...

une feuille morte descend des cintres...

... au soir du premier jour, lorsque vous êtes sorti des coulisses, vous vous êtes avancé vers le public pour pousser votre fameux cri du moineau. Un vieux monsieur a souri. Il a ouvert la bouche, son dentier est tombé. Votre cri du moineau aurait pu nous mener jusqu'à Broadway, jusqu'aux sables de Covent Garden, jusqu'aux plages dorées du West End, jusqu'aux ors du Théâtre de l'Œuvre. C'est face à une poignée de pensionnaires éparés et grabataires que nous donnons nos conférences sur la preuve mathématique de l'existence de l'enfer, des pinces, des râpes, des étaux, des brocheuses, des chevalets, des cages, des vilebrequins, des écarteurs, des scies, des tenailles, des masses, des piques, des crochets, des épingles, des braises, de l'eau salée, des fers, des lames, des dents, des seringues, des lanières, des cisailles, des fourches, de la boue, de la glace, du plomb, du sel. Après Stockholm, j'avais chaque jour un peu plus de peine à vous calmer, Jones...

une feuille morte descend des cintres...

... il faut faire rire et vous n'en prenez pas la direction, vous ressassez, vous rabâchez, vous ruminez. Sans fin, vous revenez à Londres, à Stockholm. Vous retournez sur ce navire qui nous emmène en mer du Nord, puis vous vous retrouvez dans cette chambre d'hôtel. A Stockholm, devant cette même armoire, cette nuit-là, toujours la même. La nuit du prix, la nuit du revolver, la nuit de Stockholm. Reprenez-vous, Jones. Où serait l'intérêt pour une dame, de prendre un amant qui ne serait autre que son mari? Pourquoi voudriez-vous que Madame Jones cache à son mari que son mari se trouve dans sa chambre? «Ne regarde pas chéri, tu es dans cette armoire. Surtout n'ouvre pas la porte, chéri, je ne veux pas que tu te découvres en caleçon dans la chambre de ton épouse. Cet homme qui m'a souri, l'autre soir à l'opéra? Mais voyons, comment ne l'as-tu pas reconnu? C'était toi-même, mon ange, seulement toi-même.» Nous devons faire rire, Jones, c'est le prix du regard des autres. Savez-vous ce que nous risquons si nous ne faisons plus rire? Croyez-vous que, si nous ne faisons plus rire, l'on nous accordera encore un seul regard? Vous êtes-vous déjà demandé ce qu'il advient des personnes que l'on ne regarde plus?

## biblio

### Le Bruit des langues percées

Ed. d'Autre part, 2016.

### Les Guetteurs

Ed. de l'Amandier, 2014 (rééd. l'Arbre à paroles, 2024).

### Boeuf/Swing,

Théâtre (français/allemand), Ed. Les Mandarines, 2011.

### Sarah, l'amour

Nouvelles, Ed. Metropolis, 1997.

### Dans les entrepôts du sommeil

Récit, Ed. Metropolis, 1995.

### Incident de frontières

Nouvelles, Ed. Metropolis, 1991.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse. Voir [www.lecourrier.ch/auteursCH](http://www.lecourrier.ch/auteursCH) Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Œrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]litterature.ch).



## bio

PASCAL NORDMANN est écrivain, plasticien et homme de théâtre. Il a vécu entre la France, l'Allemagne et la Suisse, où il est installé aujourd'hui. En Allemagne il a fondé le Chairis Theater, à l'origine d'un important festival de théâtre de rue. Parallèlement à ses activités théâtrales, il mène une carrière artistique diversifiée, entre littérature (bibliographie sélective ci-contre), écriture dramatique, poésie, arts plastiques et informatique. Son art explore les frontières, faisant la part belle à un certain esprit surréaliste, à la poésie, à l'étrange et à l'humour. Depuis trois ans, il publie un billet poétique consacré à l'actualité, le Fil info ([pascal-nordmann.com](http://pascal-nordmann.com)). Il a reçu le Prix Révélation de la Biennale d'art de Cerveira en 2007 (Portugal). Son monologue *Les Guetteurs* a été lauréat du Prix du Concours international de monologues de l'Unesco 2008, et des Journées de Lyon des auteurs de théâtre en 2009. Le texte que nous publions ici est extrait de *Samuel Jones*, monologue à paraître ce printemps aux Editions Presses Inverses. En 2024, Pascal Nordmann publiera également le roman *L'Homme dans l'homme* chez Metropolis. CO